Document generated on 08/06/2025 10:50 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature étrangère

Number 34, December 1988, January–February 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20114ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1988). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (34), 44–57.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FOE
J. M. Coetzee
Seuil, 1988; 24,95 $

Avec ***Vendredi ou les limbes du Pacifique***, Michel Tournier réactualisait le mythe de Robinson Crusoé en tissant autour du personnage une réflexion philosophique (sur son état initial d'*extrême civilisation* à celui d'*extrême primitivisme*) que l'on ne retrouve guère chez Daniel De Foe qui s'était plutôt attardé, lui, à affabuler sur le fait que l'homme blanc, bien civilisé, n'a autre chose à imaginer, dût-il être la proie des circonstances les plus singulières, que de reproduire sa lamentable société hiérarchisée. Coetzee se frotte à l'histoire à son tour en poussant jusqu'au bout la logique de De Foe : Robinson règne en despote sur l'île, s'acharnant à un travail abrutissant et stérile, sans aucun sens, et imposant au sauvage Vendredi des règles imbéciles (en outre, pour faciliter la supériorité de Robinson, toute parole est enlevée à Vendredi qui a eu, encore enfant, la langue littéralement coupée par des marchands d'esclaves).

Susan Barton est abandonnée sur cette île et pénètre dans l'univers des deux hommes. Elle trouve une société déjà bien organisée, avec des règles strictes : survie, travail, ordre. En attendant des secours, elle reprend le fil de la narration. De retour à Londres avec Vendredi sur les talons (Robinson est mort pendant le voyage) elle s'adresse à l'écrivain Daniel Foe afin qu'il écrive l'histoire. Mais Foe, écrivain par ailleurs plutôt minable, s'intéresse davantage à Susan qu'à l'île.

On se demande bien pourquoi, remarquez, car le personnage de Susan apparaît exaspérant et insignifiant au possible, ce qui contribue au malaise que l'on peut éprouver à la lecture de ce roman quelque peu désarçonnant. Dans ce combat entre l'auteur Foe et son sujet — combat dont le seul témoin est l'éternel muet Vendredi —, il y a certes une réflexion sur des thèmes graves — vérité et mensonge, raison et folie —, mais le récit semble à la fois trop court et trop diffus pour bien cerner son objet. Les amateurs de symboles pourront chercher dans Vendredi la représentation du Nègre victime de l'apartheid (Coetzee est un écrivain sud-africain, blanc), mais on pourrait trouver mieux. J'avoue que je m'attendais à tout autre chose de l'auteur de ***Michel K., sa vie, son temps*** (Seuil, Fémina étranger en 1985) qui a produit ici un récit tout à fait *gratuit*, comme pour le plaisir qui, s'il constitue un brillant exercice de style, demeure avant tout cela : un exercice.

Francine Bordeleau

ADIEU
Danièle Sallenave
P.O.L., 1987; 21,50 $

Il se dessine actuellement un mouvement en littérature française représenté par des écrivains chez qui la description clinique tient lieu d'effet stylistique. L'*intuition* que j'en ai m'amène à penser tout particulièrement à Annie Ernaux et à Danièle Sallenave qui, chacune à sa façon, prouvent que le lyrisme a cessé d'être la voie royale pour exprimer l'intensité d'un sentiment. ***La place*** et ***Une femme*** d'Ernaux en demeurent les manifestations les plus saisissantes. De son côté Sallenave conserve une distance plus grande devant son récit. Les lecteurs de ***La vie fantôme*** se souviendront de la quasi vivisection que l'auteur pratiquait de main de maître sur le cadavre d'un triangle amoureux. Jamais avait-on abordé aussi froidement l'éternel sujet qui a fait la fortune du Boulevard. Dans ***Adieu***, l'écrivain se livre au même exercice en abordant l'histoire des gens sans histoire : celle qu'aucun livre n'a encore osé raconter en raison d'une surabondance de grands hommes qui, eux, savent émouvoir et fasciner. S'il est vrai que les gens heureux n'ont pas d'histoire, les gens sans histoire ne sont pas nécessairement heureux. À preuve.

La vie du nonagénaire que l'auteur met en scène se résume en quelques souvenirs sans importance. Son neveu, par un hasard de circonstances, renoue les liens avec ce grand-oncle anonyme. L'art de la photographie les rapproche — la couverture du livre l'illustre admirablement d'ailleurs. Grâce à ses clichés, le neveu réactive la mémoire du vieillard et transforme les visites qu'il lui rend en un récit dénué d'émotions superficielles. Ces propos, contre toute attente, revêtent rapidement un intérêt soutenu... quelque chose qui ressemble à une tension dramatique. Pour en arriver là, Sallenave n'utilise aucun artifice. Elle s'applique plutôt à décrire, dans ce qu'ils ont parfois de plus obscènes, les gestes et les mots quotidiens de la vieillesse solitaire. Cette minutie fait de ***Adieu*** une petite histoire dérangeante.

Pierre Hétu

SARUM
Edward Rutherfurd
Presses de la Renaissance, 1988; 24,95 $

Il est connu que les auteurs de *best-sellers* adorent écrire de longues histoires. Leurs lecteurs aiment bien les *grosses briques* qui leur en donnent pour leur argent. Mais voilà, la plupart du temps on pourrait amputer ces textes de près de la moitié de leurs pages sans affecter l'histoire. Dans la majorité des cas, un texte synthétisé améliorerait la qualité de l'œuvre.

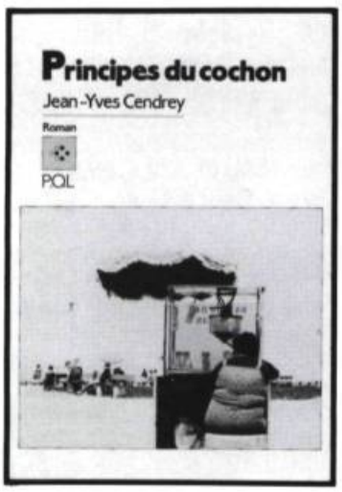
Edward Rutherfurd publie un premier roman : ***Sarum*** . Avec ses 954 pages, il compte parmi les romans les plus volumineux de l'année. Et pourtant, je ne voudrais pas qu'il compte une seule page de moins. Quel roman ! J'en ai encore le souffle coupé.

Ce roman d'un auteur inconnu, au titre bizarre, a une ambition qui peut sembler démesurée. La narration s'étend sur dix mille ans — de la fin de l'âge glacière à 1985. ***Sarum*** , c'est avant tout l'histoire de la ville anglaise de Salisbury (Sarum étant le nom ancien de Salisbury, dans le Wiltshire), surtout connue pour sa superbe cathédrale du XIII[e] siècle et pour sa proximité du sanctuaire légendaire de Stonehenge où les druides se livraient à des sacrifices humains avant que l'île ne fusse envahie par les troupes romaines de l'empereur Claude.

Le romancier adopte une technique tout à fait intéressante pour tracer l'histoire fabuleuse, non seulement de Salisbury, mais de l'Angleterre. Il procède en décrivant la destinée de cinq familles qui ont marqué la ville. Si l'Histoire est scrupuleusement respectée, l'existence, les actions, les propos des membres des cinq familles, les Forest, les Porters, les Mason, les Shock-

ley, les Godfrey, qui sont les protagonistes de ***Sarum***, tiennent de la fiction pure. C'est ainsi que cette œuvre s'inscrit dans la bonne vieille tradition du roman historique issue de l'Angleterre de Sir Walter Scott. Et je vous assure, parole d'amateur de romans historiques, que ***Sarum*** est loin de figurer en parent pauvre de cette riche lignée. Bien au contraire.

Guy Champagne



PRINCIPES DU COCHON
Jean-Yves Cendrey
P.O.L., 1988; 21,50 $

Abandonné, par, mes, doigts, gourds, l'objet, blanc, glisse, millimètre, par, millimètre, en, direction, de, la, poubelle. Vive commel'éclairmamainl'attrape - avantquelegrandtrounoirexisten - tiellegobe. Ouf ! Sauf au premier coussin.

Cochon : personne malpropre au physique comme au moral (Petit Robert dixit). Cochon : gros suiffeux, souillon, maudit gros écœurant (tout bon Québécois dixit). Principes du cochon : comment faire pouf cochonner sa vie, son existence, celle de sa femme, de ses enfants, des autres.

Faire pour mieux défaire; donner la vie pour l'enlever; traquer la beauté comme un gibier pour mieux l'éliminer comme un parasite; vivre pour s'autodétruire, la vie n'ayant d'autre sens que la mort; être pour non-être; le passif n'ayant de justification que par rapport au négatif, non pas le négatif en soi mais d'abord le positif, pour mieux l'effacer, le gommer, le rendre négatif.

Voilà pour le contenu. Quant au contenant, l'auteur adapte le théorème de McLuhan ***(The Medium Is the Message)*** et exploite très efficacement un large registre d'écriture. Un livre qui devrait figurer au programme de tous les cours d'analyse littéraire.

Nous voilà donc très loin d'un manuel d'élevage du bacon à quatre pattes.

Claude Régnier

L'EXPOSITION COLONIALE
Erik Orsenna
Seuil, 1988; 29,95 $

Dans les années cinquante et parvenu à un âge respectable (il est né en 1883), Gabriel rédige ses Mémoires. Récit d'une vie, donc, mais un récit surtout pas linéaire, car il faut se méfier avec la vie, de surcroît lorsqu'elle est celle d'un *rebondi* spécialiste du hévéa.

Cela ne suffit sans doute pas à transformer une vie en destin, mais être le fils d'une mère inconnue (elle disparaît sitôt accouchée) et d'un père libraire, amoureux des livres mais dépassé, voire submergé par eux (ils sont « encore plus malins et se reproduisent encore plus vite que les rats »), et avoir comme spécialité les femmes et les maladies tropicales assure une certaine originalité. Peut-être pas exactement celle qu'on se souhaiterait, mais peut-être n'en faut-il pas davantage pour devenir acteur — involontaire — de son siècle.

Lorsque vient le temps pour lui de choisir une carrière, Gabriel opte d'emblée pour la philosophie positiviste d'Auguste Comte et le caoutchouc, une matière qui prend, au tournant du siècle, une importance capitale et qui s'apparente à la démocratie car elle « évite la guerre civile entre les choses ». Cette matière, Gabriel se l'approprie, lui, l'homme caoutchouc qui ne cesse de rebondir entre un père foldingue et deux femmes fantasques, deux sœurs qu'il aimera, perdra, poursuivra pendant plus d'un demi-siècle.

Au premier mot clef de ce roman : caoutchouc, il faut en ajouter un second : exposition. Ainsi, dans ce siècle traversé (ou *suivi)* par Gabriel du Brésil à Hanoï, Orsenna privilégie-t-il certains *tableaux* : le Brésil, donc, cette colonie très convoitée pour son hévéa; la musique; la psychanalyse; l'apparition de l'automobile; le féminisme; les deux grandes guerres (« la guerre a été inventée pour mourir, bien sûr, mais aussi pour permettre aux hommes de parler des femmes sans être déran- ▸

ACTES SUD
10 ans, ça se fête!

Transports
de Raymond Jean

Avec une histoire qui tient de la fable, du vaudeville et de la tragédie, Raymond Jean a construit un roman épicé, drôle et tendre auquel son allègre écriture donne un rythme irrésistible.

21,95$

La lectrice
de Raymond Jean

Marie-Constance propose ses services comme lectrice à domicile et très vite son initiative connaît le succès. Or, elle découvre que son activité n'est pas aussi innocente qu'elle l'imaginait; des situations cocasses l'attendent.

19,95$

Distributeur exclusif:
les éditions françaises
1411, rue Ampère, Boucherville, (Québec)
tél.: (514) 641-0514 • 871-0111 • 1-800-361-9635

gés », dixit Louis, le père de Gabriel).

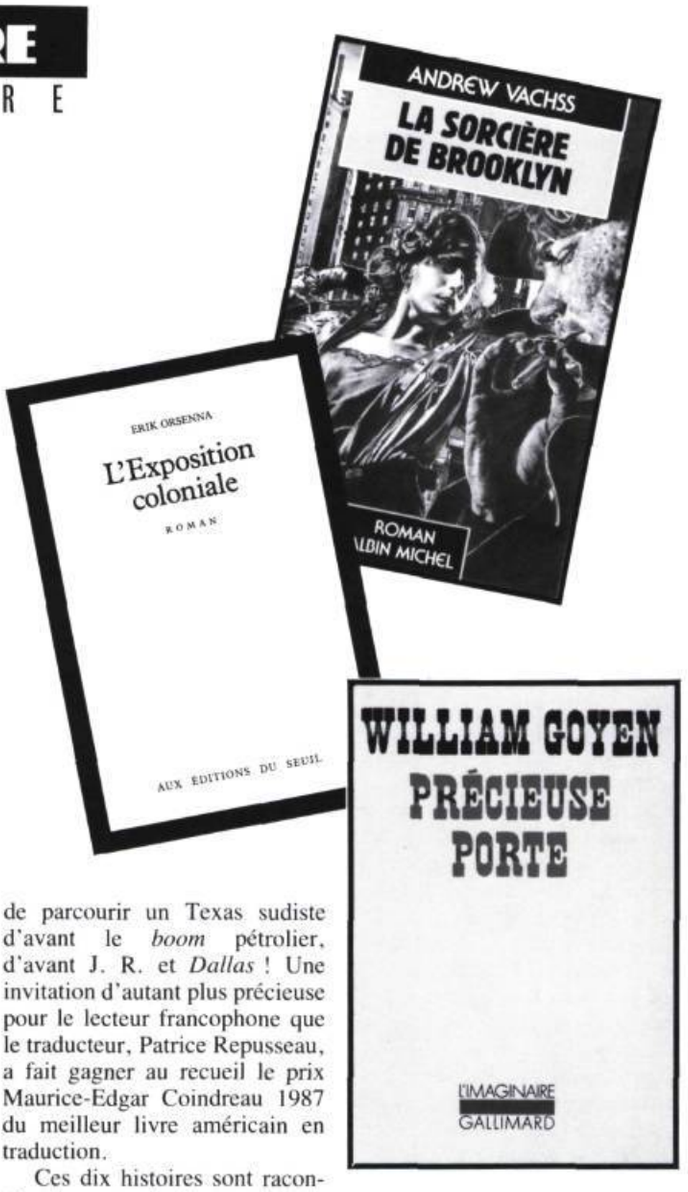
Dans ce périple à travers le siècle, que le style d'Orsenna transforme aussi en éloge de la culture inutile (on est initié notamment à la culture de l'hévéa avant la guerre de 1914, à l'art d'enseigner Auguste Comte aux attachés d'ambassade, au rôle des bicyclettes dans la guerre d'Indochine, à l'influence du romantisme français sur la culture amazonienne et tout cela est absolument hilarant), il faut un fil conducteur.

Le fil conducteur, le leitmotiv, de ce récit de 556 pages est en caoutchouc et toutes les métaphores associées à cette matière élastique (et applicables, ô combien, à ce roman) nous font songer que la désinvolture, l'élégance, l'humour un peu persifleur de cette exposition-là recèlent en leurs creux du désespoir et du sombre, l'inlassable tourment de cet homme qui, se sachant décidément trop ceci et pas assez cela pour être un vrai héros, se demande constamment : peut-on quand on vit de l'intérieur ces conditions particulièrement pénibles, être aimé quand même ? Élémentaire peut-être, mais c'est ce malaise-là, point de départ irrésolu d'Orsenna, qui fait de ***L'exposition coloniale*** probablement le plus brillant, le plus subtil et le plus ironique roman de l'automne. Réjouissez-vous, lecteur, Erik Orsenna croit que vous êtes intelligent.

Francine Bordeleau

PRÉCIEUSE PORTE
William Goyen
Gallimard, 1988; 11,40 $

Dès que l'on se dirige vers la littérature du sud des États-Unis, inévitablement, on arrive au comté de Yoknapatawpha de Faulkner, parfois on se rend jusqu'aux œuvres de McCullers, Capote, Styron, O'Connor... Mais le Texas de William Goyen (1915-1983), encore plus au sud, tout près du Mexique, est beaucoup moins connu. Avec les dix nouvelles qui composent ***Précieuse porte***, Goyen nous permet



de parcourir un Texas sudiste d'avant le *boom* pétrolier, d'avant J. R. et *Dallas* ! Une invitation d'autant plus précieuse pour le lecteur francophone que le traducteur, Patrice Repusseau, a fait gagner au recueil le prix Maurice-Edgar Coindreau 1987 du meilleur livre américain en traduction.

Ces dix histoires sont racontées *in extremis*, lorsque la vie brûle encore dans la mort et que le principal témoin de l'action s'interroge à voix haute : « Comment allais-je expliquer, décrire ce qui s'était passé ? » (p. 198). Une femme nue qui tombe dans une serre tropicale prise dans le verglas; Arthur Bond — l'homme au ver dans la cuisse; un inconnu qui se suicide presque drôlement dans une rivière asséchée et qui disparaît comme une autruche, la tête dans le sable, etc.; voilà le genre d'événement que nous racontent les narrateurs de Goyen. Tous ont été des témoins privilégiés de l'une ou l'autre de ces vies. Tous ont cherché à comprendre pourquoi elles avaient été marquées (d'une infirmité ? d'un meurtre ? d'un mystère ?) par ce terrible Destin qui obligeait ceux qui viennent de mourir à le subir jusqu'au bout, jusqu'à la Grâce. Notons aussi l'histoire d'une famille, blanche et noire, texane et mexicaine, membre et ennemie du Ku Klux Klan, qui est racontée en deux nouvelles. Ensemble, ces récits résument admirablement bien l'histoire du Sud, et le talent de Goyen pour engendrer le conte dans le conte jusqu'à faire oublier son origine et sa fin. À travers différents points de vue, Goyen provoque une sorte d'ivresse narrative : l'histoire boit à sa propre source, elle tourne sur elle-même et s'agrandit. Cette famille étourdissante, prophétique, prise entre le Mal à son dernier degré et l'attraction presque divine du Bien, nous parle d'une quête essentielle qui ne laisse apercevoir qu'en des moments extrêmes « l'étrange vérité » (p. 203) que chacun porte en lui.

Les nouvelles de Goyen posent des dizaines et des dizaines de questions. Et c'est toujours ce qui vient de périr, le Périssable de toute vie, de toute chose, qui est interrogé. On veut trouver en lui ce qui résiste à la mort, l'Impérissable, le fantôme de la chair, qui reste dans le souvenir et habitera pour toujours la mémoire des survivants. C'est le travail, le Devoir ? !, du conteur de reprendre sans cesse la même histoire, comme pour l'épurer et lui permettre de remonter le temps, pour atteindre la *Précieuse porte* où se réconcilient les deux frères ennemis.

Sur la route du Sud, ce livre prend l'allure d'un motel dont les dix chambres donneraient sur un morceau d'histoire et de paysage de la campagne texane. Chaque nouvelle, chaque porte, ouvre un pardon, une réponse... mais après la mort seulement. Une très belle entrée dans l'œuvre de Goyen et dans un Texas oublié.

Luc Gauvreau

LA SORCIÈRE DE BROOKLYN
Andrew Vachss
Albin Michel, 1988; 18,95 $

Il faut avoir le courage de ses enthousiasmes: ***La Sorcière de Brooklyn***, d'un auteur jusqu'à présent inconnu des lecteurs francophones, est un des meilleurs romans noirs qu'on ait écrit depuis belle lurette. Chandler, Hammet et compagnie peuvent se réjouir: ils ont une postérité et Andrew Vachss est sans doute leur plus brillant et leur plus actuel rejeton. Il n'est pas inutile de préciser que cet avocat new-yorkais est spécialisé dans les affaires de viols d'enfants.

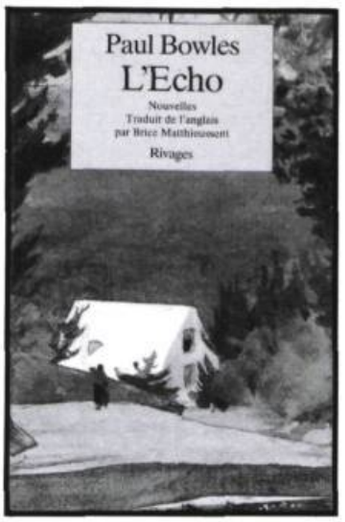
Les initiés le savent: le roman noir ne se définit pas par le nombre élevé de cadavres par page mais bien par une vision de l'homme et des collectivités. Pessimiste, bien entendu, mais potentiellement cathartique. Il précède souvent les sociologues dans l'étude des phénomènes tabous des sociétés dites avancées. Le thème principal du roman qui nous occupe est donc celui des abus sexuels commis sur les enfants. On imagine ce qu'un scribouilleur de bas étage en aurait fait. Mais Vachss en a tiré une manière de chef-d'oeuvre avec une finale qui vous reste dans la gorge pour longtemps.

L'action se déroule (obligatoirement?) à New York. Burke est un privé dont les talents se déploient autant dans les petites magouilles astucieuses que dans les enquêtes impossibles. Qu'il ait fait de la prison permet à l'auteur de faire passer une fois pour toutes au lecteur l'envie de goûter au système carcéral américain. Tout de même, c'est en ces lieux que Burke a connu des gens qui se révèlent d'un grand secours pour sa nouvelle occupation. Max-le-Silencieux, le Prophète, la

Taupe, etc.: autant de personnages hyperréalistes qui donnent à ce roman une tonalité troublante. On notera que Brooklyn, Times Square et Manhattan ont eux aussi une présence hallucinante.

Une rousse appelée Strega (ce prénom donne son titre américain au livre), bien placée dans la Mafia de la métropole, réussit à contacter Burke et finit par le convaincre de partir à la recherche d'une photo. Il faut dire que ce cliché n'est pas banal. Un petit garçon de six ans, fils d'une amie de Strega, a été enlevé, on a commis des abus sexuels sur lui, et surtout on a pris une photo pendant ces sordides ébats. Les thérapeutes ont vite fait de comprendre que l'enfant perturbé ne prendra vraiment le chemin de la guérison que quand il pourra déchirer cette photo de ses propres mains. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'exécution de ce contrat ne sera pas une sinécure pour Burke. Cependant, plus la Ville sera impitoyable, plus Burke sera déterminé. Mais une question obsède tant le limier que le lecteur: qui est au juste Strega et pourquoi a-t-elle passé ce contrat? Je le répète: la finale (qui n'est aucune de celles qu'on pourra imaginer) vous reste immanquablement dans la gorge, et le divertissement devient prise de conscience. ***La Sorcière de Brooklyn***: un diamant noir et rare qui vous amène naturellement à laisser filer un peu de temps avant de lire autre chose.

Martial Bouchard



L'ÉCHO
Paul Bowles
Rivages, 1988; 22,95 $

À moins d'une lecture dans sa version originelle, le lecteur francophone ignore presque tout de l'œuvre de Paul Bowles. Les traductions récentes de Brice Mathieussent, ***Le Scorpion*** et ***L'Écho***, pourraient ne constituer qu'un seul et même recueil tant les thèmes traités et la manière de les traiter diffèrent peu. De quoi nous pousser à rechercher chez Gallimard l'autre fragment de sa production, le roman qui le fit connaître en 1949, ***The Sheltering Sky*** (***Un Thé au Sahara***, Gallimard). De quoi souhaiter également une prompte traduction de l'essentiel de l'œuvre encore ignorée en français tant on nous dit l'importante influence de Bowles sur toute une génération d'écrivains américains qui firent le pèlerinage à Tanger pour le rencontrer. Unanimité qui va de Gore Vidal à William Burroughs, sans oublier Tennessee Williams.

Bowles échappe à l'obsession du *grand roman américain* pour plutôt traiter de l'universel dans ce que celui-ci suppose de différences, il initie son lecteur au bouleversement du sens. Voyage au creux des mentalités jusqu'à s'identifier à la logique de l'autre afin d'accepter de s'en imprégner. En résulte un *assouplissement* de l'esprit du *voyageur*, une empathie totale qui nous rend étrangers à nous-mêmes et hantés d'une gestalt qui pourrait bien ouvrir la grande porte initiatique à cette mystique de l'humanité que souhaitait Malraux. Suite rimbaldienne et rajout à l'existentialisme, l'œuvre de Paul Bowles privilégie la sensibilité plutôt que le sens.

Jean Lefebvre

NOUVELLES POUR UNE ANNÉE IV
Luigi Pirandello
Gallimard, 1988; 39,50 $

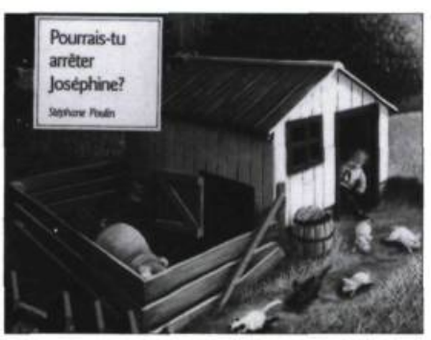
À ses dernières années, Luigi Pirandello accordait la plus grande importance à la publication, sous la forme d'un tout homogène, des nombreuses nouvelles qu'il avait disséminées dans diverses revues depuis plus de trois décennies. Si la célébrité lui vint par le théâtre, c'est, croyait-il, dans ses textes narratifs que se trouvaient les fon- ▸

De beaux livres pour enfants cet automne

Simon et les flocons de neige
de Gilles Tibo

Un conte charmant dans lequel le petit Simon essaie de compter les flocons de neige d'une tempête, les étoiles brillant dans le ciel et les lumières de la ville. Sa façon d'accepter les frustrations offre aux petits de quoi rêver en s'endormant. À l'instar d'**Annabel Lee,** oeuvre de Tibo qui remporta plusieurs prix l'année dernière, les illustrations de **Simon** reflètent l'ambiance, les sentiments et la beauté.

relié 9,95 de 3 à 6 ans



Pourrais-tu arrêter Joséphine?
de Stéphane Poulin

Joséphine est de retour... mais pas pour longtemps. Cette fois-ci, la chatte rusée entraîne son jeune maître Daniel dans une escapade à travers une ferme.

relié 12,95 de 4 à 8 ans

Demandez ces livres au libraire de votre quartier.

Stéphane Poulin

Son premier et magnifique livre sur Joséphine, **As-tu vu Joséphine?,** a gagné le Prix de littérature de jeunesse du Conseil des Arts du Canada. Son deuxième, **Peux-tu attraper Joséphine?,** vient tout juste de remporter l'Élizabeth Mrazik-Cleaver, prix de livres canadiens d'illustrations IBBY-Canada. C'est ce livre que Mila Mulroney a lu au grand plaisir de Nancy Reagan et des autres premières dames présentes au sommet de Toronto.

Offert en édition reliée, 12,95$, et brochée, 5,95$

de 4 à 8 ans

Livres Toundra

Les livres Toundra sont distribués au Québec par Diffusion Lougarou, 4657, boul. des Grandes-Prairies, Montréal H1R 1A5 Tél.: (514) 326-1431

dements sinon le meilleur de son œuvre. À la lumière du quatrième tome des deux cent trente-cinq récits qui constituent les ***Nouvelles pour une année***, il appert que la prose narrative de Pirandello est effectivement l'expression déjà affinée — et non une simple anticipation — de ce que son œuvre dramatique allait représenter : le caractère absurde des rapports entre l'homme et le monde.

Les personnages qui peuplent le présent recueil souffrent — outre leur modeste extraction — d'adopter des conduites contraires à leurs intentions, de voir leurs désirs s'effriter au contact de la réalité ou de présenter une image d'eux-mêmes à l'opposé de celle qu'ils voudraient véhiculer. Les drames qui frappent ces paysans et ces petits-bourgeois siciliens témoignent, au delà de leur dimension souvent ludique, d'une inadéquation entre l'individu et la société ou l'univers qui pose Pirandello comme le précurseur de toute une littérature contemporaine : la ratiocination et l'opacité des consciences conduisent l'amoureux timide des « Trois très chères » ainsi que le rond-de-cuir de « La peur d'être heureux » aux mêmes gestes illogiques, aux mêmes impasses que les personnages d'Italo Svevo; l'employé des pompes funèbres qui fait office de narrateur, dans « Les pensionnaires du souvenir », réalise avant Sartre que c'est le regard des autres qui nous donne réalité; dans « Un banc sous un vieux cyprès », la rencontre entre deux naufragés de l'existence prend les allures du tragique beckettien. Certes, avec le cynisme et la cruauté du détail qui les caractérisent, ces récits peuvent laisser croire à une moquerie des mœurs siciliennes, mais il s'agit ici d'une comédie plus universelle, celle des désirs bafoués.

Il convient de souligner l'efficace de la mécanique des vingt-cinq nouvelles de ce quatrième tome, qui, de la plus brève à la plus longue, loin de toute parole métaphysique, articulent avec cohérence une représentation de l'ironie des destins.

André Lamontagne

L'OBJET PERDU DE L'AMOUR
Michel Braudeau
Seuil, 1988; 29,95 $

Ceux qui ont aimé ***Naissance d'une passion***, ne seront pas déçus par cet autre livre où Monsieur Braudeau déploie son talent avec aisance et habileté. Autant de facilité, cependant, n'est pas sans danger et la complaisance à l'endroit de soi-même risque d'enfermer l'auteur dans un cercle étanche. Braudeau sait tirer parti de ces pièges et les retourner en sa faveur.

Vous reconnaîtrez d'anciens personnages, de même que des lieux familiers. Ceux-ci n'occuperont pas une assez grande part du roman pour faire croire à une suite éventuelle. Tout juste quelques recoupements comme autant de clins d'œil au lecteur non averti.

Axel Balliceaux, écrivain de réputation médiocre, nous donne le récit du royaume des morts. Pendant quelque 300 pages, ce « suicidé », ce « fantôme » ouvrira toutes grandes les portes sur l'inconnu. Un lieu où Axel prend plaisir à vivre, sinon par absence de tout tracas terrestre, du moins par cette paix retrouvée au milieu de ses guides que sont Léon et Monsieur B.

Vient ensuite la biographie de l'écrivain écrite par son filleul, Samuel qui jettera une nouvelle lumière sur les événements que Balliceaux avait déjà fait con-

naître par des « flash-back » lors de son récit.

La dernière partie se démarque des deux autres en ce qu'elle reconstitue les liens réels entre les personnages. Même s'ils ne portent plus les mêmes noms (Balliceaux = Galardine), ils perdent la sensation de vivre, ils se recroquevillent sur eux-mêmes comme ces monstres dans des contenants de formol. La boucle est bouclée et dans l'intention que le « fils gothique » vive, lui, Galardine, ne doit-il pas justement « écrire à l'envers le roman de sa vie » (p. 536) ?

Côme Lachapelle

SOUVENIR D'UN EUROPÉEN
Hermann Hesse
Calman-Lévy, 1988; 34,95 $

Souvenir d'un Européen réunit des textes écrits entre 1900 et 1953, soit du tout début de l'œuvre de Herman Hesse jusqu'aux dernières années de sa vie. Précisons d'emblée, malgré ce que nous annonce l'éditeur, qu'il ne s'agit pas d'un recueil de nouvelles, mais plutôt du regroupement de trente-et-un textes brefs demeurés à ce jour inédits en français. On y retrouve à la fois des nouvelles, des souvenirs et des textes à caractère autobiographique. Une préface eût été souhaitable, voire une belle occasion de resituer l'œuvre de Hesse aujourd'hui (a-t-elle encore la même portée, jouit-elle toujours du même engouement auprès des jeunes générations ?), mais cette lacune n'entache toutefois pas l'intérêt

10ième mille
UN CADEAU SANTÉ
RENÉE FRAPPIER
le GUIDE de l'alimentation saine et naturelle
la santé a bien meilleur goût!
Un livre essentiel, complet et accessible.
Théorie et pratique
L'accueil du public est enthousiaste.
ISBN 2-9801115-0-3 352 p.
Distribution:
Québec Livres
4435 boul. des Grandes Prairies
St-Léonard, H1R 3N4
(514) 327-6900
1 (800) 361-3946

d'un tel regroupement. Intérêt qui réside en grande partie dans le survol qu'il permet de l'œuvre de Hesse et qui, à la manière d'une rétrospective pour un peintre, en retrace les grandes étapes. La plupart des thèmes chers à Hesse s'y retrouvent, parfois à peine esquissés, parfois achevés : la nature, le rapport de l'homme à la nature, la solitude, la recherche de soi, les conflits intérieurs, la perte de l'innocence, le mysticisme. Et comme toujours chez Hesse, préoccupations et sensibilité sont indissociables. ***Souvenirs d'un Européen*** permet également de découvrir, ou de retrouver, un Hermann Hesse d'une tendre ironie, tant à l'égard de ses contemporains que de lui-même (« Une soirée littéraire » est à cet égard des plus réussi). Il ne s'agit certes pas d'un ouvrage majeur dans l'œuvre de Hesse, mais le plaisir de la lecture demeure intact.

Jean-Paul Beaumier

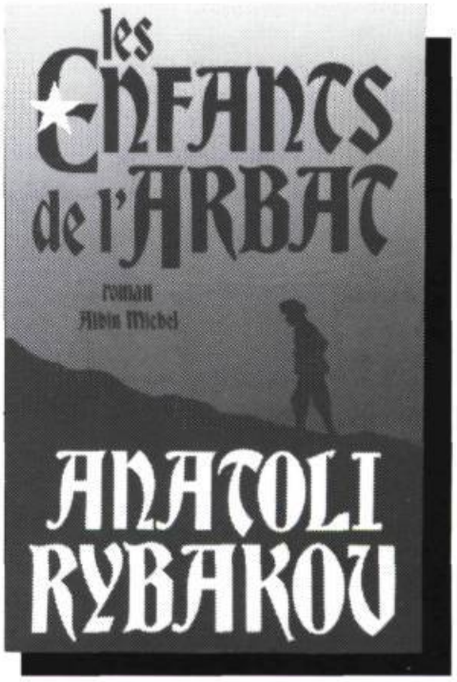
LA SOURCE
James A. Michener
Robert Laffont, 1988; 29,95 $

Michener, pour moi, c'est un peu notre temps. Le temps des ordinateurs. Sortir une brique par année ou presque, somme des connaissances historiques, pré-historiques, cosmiques, d'autant de coins du monde, sur fond de perspectives anthropologiques, sociales, métaphysiques et philosophiques, seule notre époque électronique peut le permettre. Même avec une armée d'esclaves super-efficaces, ce qui est sûrement l'un des atouts de notre démiurge de l'Histoire. Car le projet est large, englobant, exhaustif. Ainsi les lecteurs gourmands de vues d'ensemble, de reconstitutions réalistes ont pu voir naître l'Amérique, l'Afrique du Sud, la Pologne, entre autres. Le dernier né (en réédition), ***La source*** de J. Michener, a pour théâtre la Palestine — l'actualité du lieu ne fait pas de doute —, un promontoire stratégique dit Makor, au centre d'une région délimitée par Jérusalem au sud, Damas au nord et Acre ou Akka tout près à l'ouest. Sous prétexte de fouilles archéologiques, Michener reprendra le scénario qui colle à sa peau d'historien/romancier. Nous apprendrons les occupations successives de ce petit quadrilatère allongé qu'est Makor. Filon michenérien, une famille qui survit miraculeusement aux envahisseurs, pillards ou dominateurs de toutes origines et de tous crédos. La pré-histoire et le premier monolithe, les premières idoles et les premiers adorateurs d'un dieu unique, les empires séleucide et romain, le christianisme et l'islamisme, Makor connaîtra — michenérisme oblige — tous les avatars, dont aussi l'installation des croisés, délogés par les mameluks de Turquie qui rasèrent la forteresse. C'est à Safed tout près que Michener fait renaître la foi hébraïque, y amenant pour les besoins de l'érudition, des victimes de l'Inquisition et des anathèmes de Luther. Ce lui sera l'occasion de présenter (succinctement toujours) le Zohar de la Cabale et les travaux de codification de la loi juive, exprimée dans la Torah, le Talmud et les écrits des grands rabbins. Nous arrivons ainsi au siècle dernier où les Turcs commandent encore, des Arabes gèrent, les Juifs vivent en ghettos de croyants; où se préparent les retours en Israël de l'après-holocauste et de l'après-protectorat britannique et les affrontements entre Israéliens et Arabes qui n'ont cessé depuis. Michener a bouclé la boucle, nous retrouvons nos archéologues et leurs petites intrigues sur fond planétaire et transcendental.

Et voilà, je me suis laissé mener à travers ce dédale des siècles, au fil de situations sans autre intérêt que la reconstitution historique qu'elles permettent, suivant des personnages/marionnettes symboles d'un temps, d'un climat de pensée, d'une idéologie mais dépourvus d'épaisseur psychologique, sortes de substrats à la prodigieuse érudition de l'armée Michener. Et j'ai tenu, comme on tient un pari. Parce qu'on apprend, on découvre, on relie, on met en perspective, on resitue des connaissances éparses, on distingue et on classe comme en tout bon exercice de raison. Affectivement, je retiens comme une bles- ▸

Un événement littéraire mondial!

Le premier livre traitant du problème stalinien paru officiellement en U.R.S.S. et traduit en vingt-six langues.



Les enfants de l'Arbat
Anatoli Rybakov
584 pages - 29,95 $

Moscou 1934. Le quartier de l'Arbat abrite intellectuels et étudiants. Pour un article paru dans un journal étudiant, Sacha est arrêté, soumis à de longs interrogatoires, puis déporté en Sibérie. Sacha, un «enfant de l'Arbat», a 22 ans; l'âge en ce temps-là, de l'auteur qui connut le même sort.

Après avoir été interdit pendant plus de vingt ans, ce roman autobiographique d'envergure exceptionnelle constitue un témoignage unique sur la période stalinienne.

La plus grande preuve d'ouverture de la Russie actuelle!

Éditions Albin Michel

sure permanente, une constante de ces sagas : la violence, la cruauté de mes *frères* humains. Mais je ne retiendrai pas les raccourcis de l'auteur sur les théories religieuses ou philosophiques, sur les idéologies, sur les cultures et les civilisations. Sur ces sujets, le survol n'est guère convaincant. Évidemment, on est loin de l'« Hadrien » de Yourcenar.

Blanche Beaulieu

QUI DE NOUS DEUX INVENTA L'AUTRE ?
Pascal Bruckner
Gallimard, 1988; 24,95 $

Le désordre précédait l'avatar. N'allez cependant pas croire qu'il s'agit là d'un roman sans consistance. Au moins celui d'un *petit maître* dira-t-on pour paraphraser Bruckner lui-même. Une chronique du symptôme affligeant, résurgent chez tous ceux qui firent de mai 1968 la gourmette intellectuelle que l'on sait, symptôme de la nullité d'être, vanité à l'envie, frime qui voudrait qu'on ait été à l'Odéon et au Panthéon, à la Sorbonne et à Nanterre, aux mêmes heures, du même fait. La vie vécue comme un fantasme. Plurilocation de celui qui rêvait d'être tous, foule, et qui ne s'en constate pas moins seul.

Luc et Gabriel jouaient, du piano, à quatre mains. À se les emmêler ! Amours et carrière, conceptions de l'amour et de la réussite, le duo allait se fragmenter et les copains, chacun de son bord, en s'entrecroisant tout de même, allaient exécuter les morceaux choisis du compromis et de la compromission. On connaît la chanson : les hémorroïdes d'Oedipe lui gâchent le tabouret et assoient mal sa conscience. De part et d'autre, la quarantaine signifie l'entrée dans le monde de l'exclusion, la sortie précipitée de l'adolescence. Les femmes qu'ils ont cru aimer n'étaient que des ombres d'eux, copies conformes alourdies de chattes et de seins. Les morceaux composés ne prennent que l'ascenseur. Musak !

Le macho rose est arrivé ! Frelaté comme toujours, transbahuté sans soin, gâché sous les sunlights, il tire et tient le coup à la fortune du pot. Les seuls hommes (ou femmes) qui sachent vivre ont déjà une vie derrière soi, perdue. Attention ! Ils vont bientôt mettre le pied dans l'autre... plat.

Jean Lefebvre

DES NUITS AU CIRQUE
Angela Carter
Seuil, 1988; 35,95 $

Simultanément au présupposé obligatoire d'émerveillement et de grandiose qui surgit dès la seule évocation du mot, le cirque porte en lui, de façon aussi implacable qu'un synonyme, la fable de sa déchéance et de sa déconfiture. Ce mythe convenu, déployé grandeur nature au cinéma par — notamment — l'éléphantesque Cecil B. de Mille, le tristement clownesque Chaplin et le baroque Ophüls, aura jusqu'ici assez peu inspiré la littérature. Sans doute parce que le cirque, pléonasme du spectaculaire et de l'exhibition, ne saurait de toute évidence que perdre de son éblouissement dans la description littéraire.

C'est pourtant ce monde bien connu, avec, mais aussi par delà, ses conventions admises, qu'Angela Carter met ici en scène. Par delà en effet, car si le faste conduit irrémédiablement et, comme il se doit, les inénarrables personnages de ce cirque à la grand-guignolesque pente inverse, Carter joue considérablement avec ce monde archétypal, suffisamment, en tout cas, pour lui donner une fascinante extension.

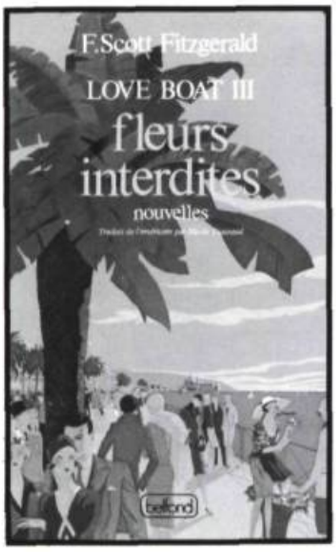
La merveille de ces ***Nuits au cirque*** s'appelle Fevvers (déformation de *feathers* : plumes), délicate créature de 1,80 mètre et de 80 kg dont on ne ne sait si elle est oiseau, femme ou ange — mais elle a des ailes authentiques —, populiste en diable et aussi raffinée qu'un cockney, qui fait évidemment l'acrobate. Et puisque tout cirque qui se respecte est la scène d'une torride histoire d'amour entre l'écuyère — l'acrobate c'est pareil — et le clown, Auguste sera incarné par un journaliste, sorte de double de Jack London qui se fait engager par le cirque pour percer le mystère des ailes de Fevvers. Amorcée à Londres en cette fin du XIX^{e} siècle, la folle équipée se poursuivra jusqu'en Sibérie, via Saint-Pétersbourg, et tout au long de ce parcours *historiquement initiatique* (la Londres industrielle de Marx, qui y est mort en 1883, et la Russie, qui sent déjà la chute des tsars et l'éphémère triomphe des mencheviks, en constituent les repères symboliques), la désagrégation progressive du cirque se veut la fidèle représentation de la désagrégation du monde.

Des nuits au cirque est donc aussi un roman à message, avec délire imaginaire, lutte des classes et féminisme intelligemment dosés (Fevvers est un mélange de cockney londonien, de suffragette, de Mata-Hari et de fée des étoiles). Ce qui ne surprendra guère si l'on sait qu'Angela Carter, sans doute l'une des figures les plus intéressantes de la littérature britannique actuelle, est l'auteur de ***La compagnie des loups*** (Seuil), qui reprenait l'histoire du Chaperon rouge dans sa symbolique littérale de représentation des fantasmes sexuels d'une jeune adolescente, et de ***La femme sadienne*** (Veyrier), un essai qui nous montrait un Divin Marquis quasiment féministe ayant tout compris des rapports entre la politique et le sexe, entre le corps et le pouvoir.

Francine Bordeleau

FLEURS INTERDITES
F. Scott Fitzgerald
Belfond, 1988; 24,95 $

Troisième et dernier volume des nouvelles inédites en français de Francis Scott Fitzgerald, ***Fleurs interdites*** regroupe dix-neuf textes d'abord publiés en revue entre 1934 et 1941. Si l'on songe que la plupart de ces nouvelles ont alors été achetées 3000 $ par les revues qui les publièrent, entre autres ***Esquire***, on comprendra l'immense succès de celui qu'on surnommait le romancier de la génération perdue. Le fait que Fitzgerald ait témoigné de son époque, qu'il ait su transposer dans son œuvre les rêves et les désillusions de sa génération explique en partie ce succès. ***Fleurs interdites*** présente toutefois les qualités et les défauts inhérents à ce type de publication. En écrivant les nouvelles réunies ici, Fitzgerald n'entrevoyait certes pas leur regroupement ultérieur. C'est là préoccupation d'éditeur. L'ensemble pèche donc à la fois par manque d'unité et par redondances thématiques. L'intérêt réside davantage dans l'univers fitzgeraldien mis ici en place et par certaines



nouvelles qui se démarquent du peloton, dont « Intimes étrangers » et « Le locataire de la chambre 19 ». La plupart des nouvelles ont pour ressort de l'action des personnages féminins et presque toutes seraient transposables à l'écran tant l'histoire *racontée* et les dialogues par lesquels se livrent les personnages sont importants. Nous sommes ici dans la plus pure tradition du *short story* américain où quotidien et nostalgie s'entremêlent dans des histoires bien ficelées mais qui n'ont pas échappé au passage du temps.

Jean-Paul Beaumier

FLEUR DE SOLEIL
Han Suyin
Plon, 1988; 14,95 $

Voilà un récit autobiographique dont Han Suyin profite, semble-t-il, pour régler ses comptes avec sa famille, notamment sa mère : « elle ne voulait pas de moi », et sa sœur, favorite de sa mère : « une vraie malade mentale ». Dans ses relations familiales et conjugales, l'auteure joue les persécutées persécutrices, si on peut dire. Exemple, son premier mari qui la bat. Après avoir vécu avec lui de 1938 à 1945, elle dira plus tard : « J'ai eu du chagrin en apprenant en novembre 1957 la mort de Pao. Le pauvre garçon... » (etc.). Tout cela sonne un peu faux et contribue à mousser la grandeur d'âme de l'auteure, comme on peut s'y attendre, mais enfin, cela jette un éclairage nouveau sur ses livres puisque certains comportent une part d'autobiographie.

Dans la vie de Han Suyin, il y a la Chine. D'abord la Chine. Après viennent l'amour, la carrière, les enfants. À travers son œuvre d'écrivain, c'est la Chine qu'elle explique au monde, la Chine qu'elle aime passionnément et dont elle parle de façon fort belle et attachante. « Servir la patrie » est le moteur de toute sa vie. Et, pour ce

faire, elle s'implique activement auprès des grands de ce monde. Ainsi, elle est à tu et à toi presque, avec Zhou Enlai, Nehru, Indira Gandhi et son fils Rajiv, Wang Meng, ministre de la culture en Chine, Norodom Sihanouk, et Lee Kuanyew, Premier ministre de Singapour. Il faut dire qu'elle avait déjà ses entrées dans la diplomatie, en raison de la fonction de son premier mari nommé en 1942 attaché militaire à Londres. On doit néanmoins reconnaître à Han Suyin un certain cran; il en faut pour aller traiter Lee Kuanyew d'« imbécile » ! Elle devra d'ailleurs à ses activités et à ses opinions d'être vue en Chine dans les années 60 comme un agent de la CIA alors qu'elle était sur la liste noire des États-Unis comme pro-communiste.

Il demeure que cet ouvrage est intéressant et agréable à lire, ne serait-ce que pour mieux comprendre la démarche créatrice d'une femme dévouée sans restriction à sa patrie la Chine.

Louise Vachon

LA VILLE DES PRODIGES
Eduardo Mendoza
Seuil, 1988; 29,95 $

L'auteur de ***La vie de Lazarillo de Tormes***, Tirso de Molina né en littérature trente ans avant Cervantes, n'est guère passé à la postérité, bien qu'il ait inventé avec ce récit le roman dit picaresque, épithète qui désigne ces romans espagnols foncièrement populaires dans lesquels le héros est un *picaro* : un aventurier, un truand. Avec ***La ville des prodiges***, Eduardo Mendoza, reconnu comme l'un des chefs de file de la nouvelle littérature espagnole, renoue avec cette tradition à laquelle il ajoute une dimension; il tente en effet de s'ingérer dans la grande Histoire, de l'interpréter, d'y ▸

Diffusion en librairie Dimedia

LA THÉORIE, UN DIMANCHE
Louky **Bersianik**
Nicole **Brossard**
Louise **Cotnoir**
Louise **Dupré**
Gail **Scott**
France **Théoret**

Qu'est-ce qui est incontournable dans le féminisme?
Six écrivaines explorent ici un aspect de la question, chacune faisant le point sur une problématique qui la touche de près. La femme comme sujet, la mémoire, la motivation, l'écriture, la critique, la culture sont autant de thèmes autour desquels s'articule leur réflexion.

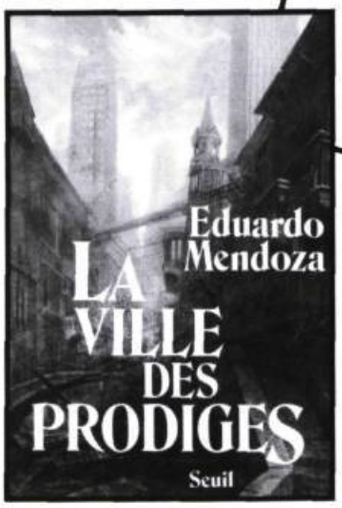
HÉROÏNE
Gail Scott

Elle cherche instinctivement son reflet dans une vitrine de magasin. Mais il fait encore trop noir pour bien voir. Et si Marie se trouvait chez Bagels? Les équipes de tournage déjeunent souvent là après avoir travaillé toute la nuit. L'air fatigué, fripé, mais chic dans leurs jeans designer. L'héroïne sourit à sa propre quétainerie.
«Gail Scott utilise l'ironie avec un art consommé. Le roman décrit l'univers d'une jeune femme souvent déchirée entre la jalousie amoureuse et son idéal d'amour, entre son engagement politique et son besoin profond de solitude, en tant qu'artiste.»
Pierre Turgeon, *Châtelaine*

BONHEUR
Louise Dupré

Le matin se présente, éperdu. Comment t'expliquer. Vivante à nouveau parmi mes décombres, il me faut chaque matin recoller le bonheur. Je m'acclimate lentement à la chaleur sans imaginer l'enfer.
«Ses *Voix off* sont d'une intense efficacité. Petits moments pleins, menacés de glisser dans l'insoutenable; petits bijoux littéraires.»
Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*

les éditions du remue-ménage



interférer comme après-coup et d'en devenir une manière de chroniqueur. Ce quatrième roman de Mendoza, qui s'apparente aussi à la saga feuilletonesque, montre que les deux genres sont absolument fascinants lorsque les servent l'intelligence, la qualité et le talent.

Le picaro s'appelle ici Onofre Bouvila, un petit paysan de 13 ou 14 ans qui débarque à Barcelone, ville des prodiges, en l'an de grâce 1888. Paysan peut-être mais doté d'une intelligence et d'une volonté hyperboliques, Bouvila deviendra rapidement l'un des hommes les plus riches et les plus puissants du monde. Foncièrement immoral (mais à quoi sert la moralité, si ce n'est à rester pauvre et imbécile), le petit paysan gravira les marches de son panthéon en faisant d'abord le camelot pour un groupe anarchiste, puis en devenant homme de main, chef de gang et, pour finir, grand industriel d'avant-garde se découvrant une passion inconsidérée pour le cinématographe et nourrissant rêves et ambitions démesurés (qu'il réalise du reste facilement en corrompant les hommes politiques).

Mais le portrait de cet homme calculateur et cynique que l'on suit jusqu'en 1929 et les péripéties accompagnant son ascension ne semblent, pour Mendoza, que prétextes à nous faire participer à la grande aventure universelle. Dans la Barcelone de la fin du XIX[e] et du début du XX[e] siècles se chevauchent les mouvements sociaux tandis que s'annonce le déclin de la monarchie à la faveur des échecs coloniaux, des luttes ouvrières et des échos de la Révolution russe. De l'exploitation de cette période-charnière résulte un récit foisonnant dans lequel défile une galerie de personnages issus des bas-fonds ou de la noblesse, de la classe politique véreuse ou de la paysannerie, tirés de la réalité ou du mythe, qui donne à voir un monde grangrené par les épidémies et la misère, en pleine décadence pour tout dire. Et la décadence a bel et bien une senteur, un *paysage* aussi, une folie, et de tout cela l'écriture de Mendoza, échevelée et érudite (évoquant telle rue, telle demeure, l'auteur fait une longue digression historique puis revient, pour repartir encore, mais toujours avec cohérence) rend compte avec brio.

Plus impressionniste qu'introspective — ce qui n'est sûrement pas un défaut —, la fresque de l'écrivain espagnol redonne au roman ses belles et grandes lettres. ***La ville des prodiges***, c'est une magistrale leçon d'écriture donnée par un monsieur qui sait, lui, comment écrire et structurer un récit.

Francine Bordeleau

CE QUE PENSAIT ROGER
John Updike
Gallimard, 1988; 29,95 $

« J'ai été heureux à la faculté de théologie », avoue d'emblée Roger Lambert, comme s'il était revenu de tout. Ex-ministre du culte et devenu professeur de théologie, il ne semble plus aspirer qu'au calme et à la quiétude de la petite ville universitaire de la Nouvelle-Angleterre où il vit avec sa deuxième femme et son fils. Mais voilà qu'un jour surgit dans son bureau, et dans sa vie, Dale Kohler, jeune étudiant en quête de lui-même et en mal de Dieu. La vie encalminée de Roger sera à nouveau secouée. Dale Kohler n'envisage rien de moins que de démontrer, preuves irréfutables à l'appui, l'existence de Dieu. Féru d'informatique, comme il le deviendra d'Esther, la femme de Roger, il sollicite l'appui de ce dernier pour obtenir une bourse afin de débusquer Dieu.

Telle est la trame du dernier roman de John Updike qui se livre une fois de plus, avec un plaisir non dissimulé, à une analyse très critique de la société bourgeoise de la Nouvelle-Angleterre. Une succession de tableaux, où s'entrecoupent de nombreux dialogues portant tour à tour sur la religion, la naissance de l'univers, la sexualité, permettent au lecteur de savoir non seulement ce que pensait Roger, mais également Esther, Dale, sa troublante nièce Verna, et... John Updike. Ce qui donne lieu à de savoureux passages lorsque Dale retrouve Esther, ou lorsque leurs retrouvailles nous sont restituées au moment où Dale défend son projet devant les membres de la Commission des bourses à laquelle assiste Roger. Car les personnages de Updike sont avant tout des être incarnés, et leurs préoccupations métaphysiques sont nourries *per carnem*, par l'intermédiaire de la chair.

Non sans rappeler ***Un mois de dimanches***, le dernier roman de John Updike est tout à la fois habile, intelligent et des plus agréable à lire malgré les inévitables touches argotiques que recèle la traduction...

Jean-Paul Beaumier

LES YEUX DU VOLCAN
Sony Labou Tansi
Seuil, 1988; 23,95 $

« Un voyageur arrive là. Dans ce pays où les bruits font la vie, deviennent houle dans la foule, en font une marée forte de l'océan. LUI arrive dans ce pays où les gens sont accoutumés aux quintes cahotiques des Mercédès dans [les] ruelles rongées par la jungle, les vents et les pluies. [Ils] en rencontrent parfois, enlisées dans les mares aux eaux vertes qui pavoisaient [la] ville du nord au sud, dans la pourriture et les déchets ménagers, où bourdonnaient des nuages de mouches le jour, avant que des bancs de moustique prennent la relève la nuit. » (p. 10).

« Tout se passe à Brazzaville, ancienne capitale de la France. — Brazzaville ou Hozanna ou Tombalbaye — ... dans l'attente d'une ultime et improbable révolution ». Mais c'est l'amour qui est ici la révolution. Alors, LUI arrive avec ses trois crimes à vendre et la vie s'installe autour de lui. Il sera tué avant d'avoir accompli la révolution. Il aura trop attendu.

Et cela est raconté avec un plaisir, des couleurs, des mots, des images, des gestes et une habileté à montrer ce qui se fait tranquillement, qui laissent ravis. Nous nous apercevons tout à coup que quelque chose a changé (lisez les pages 31 et 125, vous comprendrez ce que je veux dire). Parfois aussi des ballons rouges obscurcissent le soleil,

L'INSTITUTION LITTÉRAIRE

sous la direction de
Maurice Lemire

« Il y a là une montagne de renseignements. »
Adrien Thério,
Lettres québécoises.

« Un recueil de textes diversifiés et, dans l'ensemble, de grande qualité. Outil d'information pour les uns, instrument de recherche pour les autres, l'ouvrage fait le point sur l'une des grandes approches littéraires du moment. »
Marie-André Beaudet,
Québec français.

217 pages 19,50 $

INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4

tant il y en a. « Le rêve, c'est la réalité de demain, compadre. » (p. 119)

Et puis Sony Labou Tansi a une tête qui donne vraiment envie de le connaître.

Maryse Choinière

THÉORIE DE LA MENACE précédé de LA SŒUR DE MARLÈNE Botho Strauss Seuil, 1988; 22,95 $

Alors que l'oeuvre de Botho Strauss émerge peu à peu comme l'une des plus signifiantes de la littérature allemande contemporaine, le Seuil nous propose une traduction des deux premiers textes de prose narrative de l'auteur, parus respectivement en 1974 et 1975. Nonobstant son caractère commercial, cette initiative nous permet de saisir la genèse d'une oeuvre qui écrit le décentrement de l'individu, la difficulté d'une relation à l'autre dans une société technologique qui, multipliant les systèmes opaques les uns aux autres, complexifie la communication.

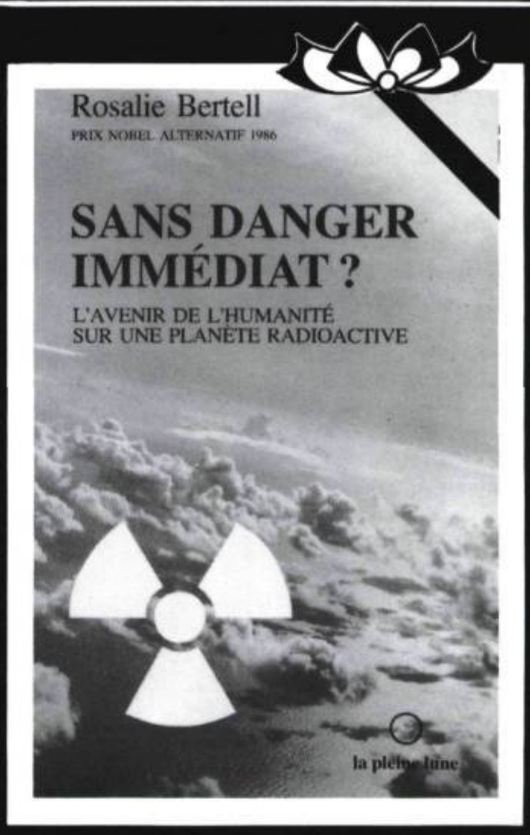
Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, le narrateur, à la demande d'un ami psychiatre, accepte de rencontrer une patiente qu'il ne connaît pas mais qui affirme avoir vécu avec lui durant plus de deux ans. Curieux, le narrateur héberge cette femme, Léa, qui révèle une stupéfiante connaissance de l'ancienne vie commune de son hôte et d'une autre femme, S., à laquelle elle se substitue rétroactivement. Désemparé, le narrateur entreprend de formuler une «théorie de la menace», selon laquelle la littérature, lorsqu'elle écrit l'étranger, fait peser la plus grande menace sur l'écrivain. Il interrompt toutefois son travail lorsqu'il découvre que, non seulement son texte est-il un vaste plagiat de divers auteurs, mais qu'un essai mettant en garde le capitalisme contre les stratégies ouvrières porte le même titre. Dès lors, il cherche à écrire sur Léa, mais cette dernière, à l'instar d'Eurydice, se dérobe devant celui qui la regarde et cherche à la nommer.

Dans le second récit, une femme perd progressivement son identité après s'être séparée de sa soeur. Comme le titre de la nouvelle l'indique, la soeur de Marlene est impuissante à se définir par rapport à elle-même; elle a désespérément besoin du regard de l'autre. Désormais confrontée au monde, elle devient perméable à tout ce qu'elle entend, qu'il s'agisse du discours politique ou d'histoires apocryphes. Le texte raconte son inévitable désintégration.

Comme il se doit, à la vision complexe du réel et de la personnalité véhiculée dans les deux récits correspond une écriture qui subvertit nos certitudes de lecteur. Si dans ***La soeur de Marlene,*** certains tics, tels l'itération d'une même phrase ou l'usage fréquent de l'ellipse, trahissent l'influence mal ingérée d'un Helmut Heissenbüttel, ***Théorie de la menace*** témoigne d'une forte homogénéité entre son objet et le discours qui le porte: puisque écrire est l'exercice de la dépossession, de soi et de l'autre, la prose du narrateur lui deviendra peu à peu, par d'habiles procédés, complètement étrangère.

Deux très beaux textes qui, justement parce qu'ils perçoivent tout système comme une menace, demeurent toujours actuels.

André Lamontagne



ROSALIE BERTELL
Prix Nobel alternatif 1986

Les enjeux et les risques du nucléaire sont passés sous silence par l'establishment scientifique, politique ou militaire. Pourquoi? «Il n'y a aucun danger», «C'est la solution de l'avenir» clament les slogans publicitaires des ministères et des agences gouvernementales. Pourtant les recherches du Docteur Rosalie Bertell, Prix Nobel Alternatif 1986, et spécialiste de la question des effets biologiques des radiations de faible intensité, démontrent que l'usage accru des matières fissiles et l'accumulation des déchets radioactifs ont déjà causé et continuent de causer des dommages irréparables aux organismes vivants. La planète est en danger!

Demandez à votre libraire cet essai remarquablement documenté.

690 pages — 29.95$

les éditions de la pleine lune

LE DÎNER DE BABETTE
Karen Blixen
Gallimard, 1988; 24,95 $

D'abord publié en 1958 en danois, ***Le dîner de Babette*** regroupe cinq nouvelles, dont l'une donne son titre au recueil. Il est dommage d'ailleurs que l'éditeur n'ait pas conservé le titre original ***Anecdotes of Destiny***, le destin étant, en quelque sorte, le fil conducteur des thèmes et de la forme que prennent ces nouvelles. Qui s'apparentent toutefois à des contes, si l'on songe au merveilleux des histoires et à leurs narrateurs, aussi présents que les personnages. Mais des contes particuliers, où la réalité se structure et prend racine à même la légende et vice-versa.

L'étroit entrelacement de ces deux niveaux, l'emboîtement d'une histoire dans une autre, comme des poupées russes, sont autant de motifs qui s'intègrent à chaque nouvelle et lui donnent une dimension et des résonances multiples.

Les récits comportent de ce fait de surprenants méandres, et quoique le narrateur soit parfois naïf, il est aussi sagace. Il explore le mystère des destinées de ses héros, découvrant au lecteur leurs personnalités insolites.

L'atmosphère des nouvelles est créée avec art et le style reste toujours sobre. On pourrait reprocher toutefois à l'auteure des dénouements par trop déconcertants.

Nicole Côté

POÈMES, 1961-1987
Joseph Brodsky
Gallimard, 1987; 27,50 $

Comme si elles échappaient au tri qui s'opère, chez tant de contemporains, entre la tradition et la modernité, les poésies de Joseph Brodsky nous servent beaucoup de choses sans que ne paraisse, dans cet amalgame, le souci métaphysique qui consiste pour le poète à distinguer le moderne du moins moderne, le neuf du «suranné», ce qui fait actuel de ce qui paraît enraciné et quelque peu archaïsant. Si vous pensez comme moi que post ou néo c'est de toutes façons la poule avant l'oeuf ou l'oeuf avant la poule, vous ne serez pas lecteur à vous formaliser du cocktail Brodsky. Le mélange mérite quand même qu'on s'en étonne, surtout quand il est goûté chez les Nobel. On présente Brodsky comme un écrivain ayant une bottine dans le patrimoine et l'autre quelque part ailleurs, entendons dans un canton de la modernité (on y revient toujours). Bien que le portrait soit insuffisant et plutôt banal, il reste qu'il dessine un profil adéquat d'un poète qui écrit en étant ailleurs — c'est-à-dire hors les frontières d'un pays qu'il n'a pas cessé de considérer comme le sien, fort d'une conscience aiguë d'une histoire collective d'abord, d'un destin personnel qui est celui de l'exil ensuite. Plus pertinemment, le profil ainsi tracé souligne la part de classicisme qui assure à cette oeuvre contemporaine un contrepoint stylistique par lequel elle renoue avec la métrique traditionnelle et la forme aujourd'hui trop rare du sonnet. Des sonnets, il y en a plus de vingt dans la présente compilation. À mon avis, tous ne bénéficient pas de la traduction, et le parti pris du traducteur de faire rimer les poèmes en français me semble discutable (dans quelle mesure, en effet, l'obligation de la rime n'est-elle pas une entrave à la fidélité au texte original?). Ceci dit, les quatre recueils regroupés ici constituent une excellente introduction à Brodsky, poète d'aujourd'hui certes, mais d'un aujourd'hui surprenant, insolite, dont certaines zones baignent dans un halo d'intemporalité mystérieux. Brodsky est un écrivain de l'espace, dont les vers retrouvent l'immensité du continent, dont la rêverie s'arrête aux terrains vagues, au ciel illimité. Son lyrisme profite de la contemplation d'un monde dont l'infini l'enivre et l'inquiète à la fois, dans un vertige tout hugolien. Il n'est pas sans rappeler le Barnabooth de Valéry Larbaud quand il affirme, en voyageur qui en a beaucoup vu: «De ces deux continents, / de ces deux océans j'ai pris échantillon, / et connais à peu près ce que le globe ressent». Comme chez Barnabooth, les strophes chez Brodsky renvoient le lecteur à un mouvement du monde, aux zigzags du cosmopolitisme. Puis, entre Venise et le Connecticut, la Chine et San Pietro, on nous ramène l'homme Gros-Jean comme devant, vulnérable, dénudé, presque étranger au paysage, tragique enfin, lui qui «survit comme un poisson sur le sable» (p. 191). Sort sans appel, en face duquel le poète n'a qu'une parole: «Préserve les mots pour quand il fera froid».

Gabriel Landry

LE BEFFROI
revue philosophique et littéraire
dirigée par Alexis Klimov et Jean Renaud

un texte inédit de
ERNST JÜNGER

Sommaire du numéro de décembre 1988

Jean-Pierre Issenhuth, *Avec Ernst Jünger*
Ernst Jünger, *Pour mes quatre-vingt-dix ans*
François Duyckaerts, *Les styles de souffrance*
Dominique Daguet, *Lexique de l'essentiel quotidien (extraits)*
Thérèse N. Lacour, *La philosophie d'Aimé Forest*
Jacques G. Ruelland, *Splendeur et Déchéance des dieux antiques*
Roger Parisot, *Le Ciel, la Terre et leur séparation*
Hervé Pasqua, *L'homme éternel et la nouvelle morale*
Michel Brindamour et Jean Renaud, *Entretien avec René Huyghe*
Un souvenir déterminant de Richard Millet
Jean Brun, *Réactions*
Jean-Pierre Issenhuth, *L'amateur de traductions*
Jean Renaud, *Routes et Déroutes IX*
Matière à réflexion VIII

En librairie 15$, abonnement (1 an) 3 numéros 40$
Les règlements doivent être effectués aux
ÉDITIONS DU BEFFROI, 3550, rue du Long-Sault, Beauport, Québec, G1E 1H6 Tél. : (418) 663-3696

LE PETIT SALAUD
Édouard Limonov
Albin Michel, 1988; 28,50 $

Le petit salaud, c'est-à-dire le petit parasite dans la terminologie officielle soviétique. En fait, c'est celui qui vit en marge du cadre rigoureusement établi, qui se débrouille pour survivre grâce à des petites combines, somme toute assez efficaces, des petits *magouillages* qui passeraient parfaitement inaperçus dans notre enfer capitaliste décadent.

Ed, le héros, ouvrier-fondeur modèle, troque son rêve de devenir un grand criminel, pour celui d'être un grand poète. Le hasard le conduit dans le milieu artistique où il survit en vendant des bouquins à la porte des établissements culturels et en fabriquant des pantalons à la sauvette en marge du beau grand système officiel. Installé à Gorki où, comme ailleurs, il ne se passe rien de stimulant, Ed rêve de monter à Moscou, la capitale des arts, des écrivains, des poètes.

Maniant à merveille l'humour particulièrement acide des Slaves, Édouard, l'auteur, décrit très efficacement l'envers de la médaille, le verso des portraits et des descriptions stéréotypés : qu'importe la latitude, le régime politique ou la surveillance étatique, rien ne saurait faire reculer les âmes bien nées.

J'aime ce récit apparemment décousu, ces sauts désordonnés dans l'espace et dans le temps, cette description d'une société radicalement différente, cette pseudo-marginalité si semblable à la nôtre. J'ai cru, malgré tout ce qui m'en sépare, me retrouver dans ce ridicule anti-héros soviétique.

Claude Régnier

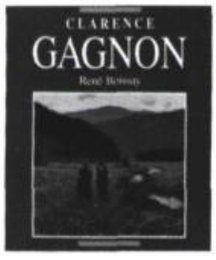
L'ORANGE AMÈRE
Didier van Cauwelaert
Seuil, 1988; 19,95 $

Jusqu'à maintenant, les livres de Didier van Cauwelaert sont le théâtre de marginaux à la dérive de la vie qui les bouscule et les houspille jusqu'au sursaut final. Non pas une vie jouée sur un mode triste et lugubre; au contraire, une vie qui ne manquera pas de créer des situations pleines de rebondissements où chacun des personnages trouvera un juste équilibre des faveurs accordées par un *destin* pas toujours facile à interpréter.

C'est dans le petit village fantôme de Chavignin, « au pied de la montagne », que Jeanne, ses deux marraines et le curé Miko, donneront le meilleur d'eux-mêmes pour susciter davantage l'illusion de vivre. On les verra bien sûr en d'autres lieux, d'autres pays — tous ont beaucoup voyagé — Chavignin restera toutefois le terreau natal où ils puiseront les images de leurs rêves.

Sur la proposition de l'une de ses marraines, Madeleine, Jeanne entre chez les Ursulines. Elle n'y reste que quelques mois. Clémence, l'autre marraine, après avoir distrait l'attention des sœurs en mettant le feu dans les poubelles du couvent, enlève sa filleule dans le 4 X 4 que conduit son jardinier. Là-dessus, ▸

LES BEAUX LIVRES...



CLARENCE GAGNON
Par René Boissay

Un superbe ouvrage sur la vie et l'oeuvre d'un grand artiste. Avec près de 100 illustrations en couleurs et 148 en noir et blanc. Un plaisir pour l'oeil! 31,8 cm x 26,2 cm/200 pages.
59,95$

MARCEL FECTEAU
Par Paul Gladu

Dans la tradition paysagiste, parcourez l'oeuvre colorée de Fecteau. Vivez, au rythme des saisons, la beauté d'un pays. 78 illustrations en couleurs. 23,5 cm x 23,5 cm/106 pages.
29,95$

LE MONDE SAUVAGE DE ROBERT HAINARD
Par J. Hesse/J.P. Grillet

L'oeuvre gravée de Hainard, écrivain, philosophe, sculpteur, naturaliste, graveur, n'a pas fini de vous étonner. 100 illustrations en couleurs. 30 cm x 27 cm/ 161 pages.
69,95$

GUIDE D'IDENTIFICATION DES OISEAU DE L'AMÉRIQUE DU NORD
National Geographic Society

Le plus beau et le plus complet! Plus de 800 espèces. Superbes illustrations en couleurs pour chaque oiseau. Textes précis, cartes. Superbe! 20,4 cm x 12,8 cm/484 pages.
29,95$

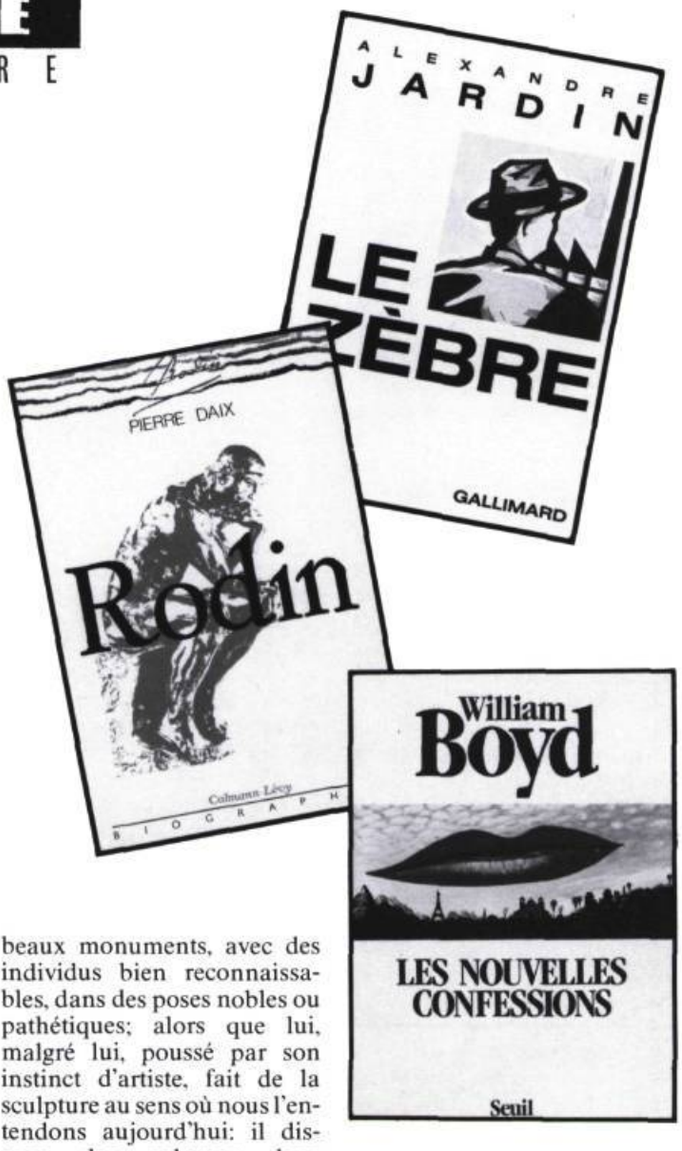
MIYUKI TANOBE
Par Léo Rosshandler

Une oeuvre attachante, des personnages joyeux. Unique, la peinture de Tanobe vous étonnera par son originalité. (Tome II complètement différent). 23,5 cm x 23,5 cm/108 pages.
29,95$

Chez votre libraire ou chez l'éditeur:

ÉDITIONS marcel broquet

C.P. 310, LaPrairie, Qué. J5R 3Y3
(514) 659-4819



les deux s'envolent autour du monde, suivant les traces du voyage de noces de Clémence. Puis elles rentrent à Chavignin. Jeanne est libre de ses journées. Elle repart à nouveau. Dans le « col des Roussettes », puis à Paris où elle entreprend une carrière d'actrice. Entretemps, les deux marraines se retrouvent, l'une à l'hôpital psychiatrique, l'autre dans un hôpital pour cancéreux. Le curé Miko se laissera mourir. L'histoire ne finit pas pour autant. Jusqu'à la dernière parole de Clémence, d'autres enjeux se présenteront et des nouvelles pistes seront à découvrir. Parce que tout revient « à son point de départ ».

Bien que Van Cauwelaert sache nous rendre ses personnages attachants et manier l'humour avec talent, à certains moments, par contre, la trame de l'histoire perd de sa consistance. Trop d'éléments anecdotiques s'entremêlent au rythme endiablé et fugitif du récit. Et si c'était voulu, se dit-on en refermant le livre ? Ce qui fait méditer sur la leçon de Clémence : « La vie, disait-elle, c'est comme l'orange amère : elle n'est bonne à manger que si l'on en fait des confitures » (p. 29).

Côme Lachapelle

RODIN
Pierre Daix
Calman-Lévy, 1988; 39,95 $

Le *Penseur,* vous connaissez? C'est lui. Le *Baiser?* C'est encore lui. Rodin. Premier véritable sculpteur moderne. Du moins, c'est ce que Pierre Daix s'attache à démontrer. Replacé dans l'évolution des idées esthétiques au dix-neuvième siècle, il apparaît comme celui qui a réalisé en sculpture ce que Manet avait commencé en peinture: l'affranchissement du sujet. D'où ces nombreux déboires, ces persistants malentendus avec ceux qui lui passent les commandes les plus prestigieuses, État ou municipalités. Ils veulent de belles sculptures, de beaux monuments, avec des individus bien reconnaissables, dans des poses nobles ou pathétiques; alors que lui, malgré lui, poussé par son instinct d'artiste, fait de la sculpture au sens où nous l'entendons aujourd'hui: il dispose des volumes dans l'espace, au mépris de l'anecdote et des beaux sentiments.

L'amant de Camille Claudel, «sculpteuse» (dixit J. Renard) redécouverte récemment, c'est lui. Leur relation amoureuse qui a duré près de quinze ans tient une grande place dans la biographie de Rodin. Pierre Daix ne s'aventure qu'à pas prudents dans cette zone de la vie du sculpteur, trop de documents manquant à l'appel (la correspondance de Camille pendant cette période est presque entièrement disparue). S'il ne cache pas les torts de Rodin, il n'absout pas pour autant Camille. Ce qui aura pour effet d'intriguer, voire de décevoir ceux qui ont lu la biographie de Camille Claudel par A.-M. Pais ou le livre d'A. Delbée sur la même (plutôt roman que biographie). Deux livres qui tendaient plutôt à noircir Rodin. En fait, on peut dire que Pierre Daix renvoie les célèbres amants dos à dos, faute de pouvoir trancher quant au rôle exact à attribuer à chacun.

Fin de vie rocambolesque et pathétique à la fois pour le grand sculpteur. Il est célèbre dans toute l'Europe et même en Amérique. Voilà qu'il tombe sous la coupe d'une demi-duchesse alcoolique qui lorgne du côté de la succession, qui serait à coup sûr une affaire juteuse. Elle fait le vide autour du vieil homme. Il faudra que ses employés fassent grève pour qu'il consente à couper les ponts avec l'intrigante. Mais Rodin, dont la santé se dégrade, n'est pas au bout de ses peines. Après la demi-duchesse, l'État. Rodin a consenti à léguer ses oeuvres à l'État français qui créera un musée pour les recevoir. Mais on s'occupe tellement du testament, du musée à créer, des oeuvres à protéger qu'on en oublie Rodin lui-même. Qui meurt. De froid. Oui, de froid. Son appartement n'était plus chauffé depuis des mois. 1916. Exit Rodin.

Jacques Martineau

LES NOUVELLES CONFESSIONS
William Boyd
Seuil, 1988; 29,95 $

«Je suis simplement un réaliste. Je ne juge pas. Je note.», écrit John James Todd, le personnage central du roman de Boyd. En fait, peut-on parler de Todd comme du personnage central de ce roman? On ne sera pas unanime sur le sujet. On vous dira que l'omniprésence du philosophe Jean-Jacques Rousseau y est telle qu'on ne peut pas ne soupçonner Boyd de vouloir déjouer le lecteur.

Todd rédige ses mémoires. Mais il le fait quasiment pour nous dire qu'un jour, plus précisément à la fin de la Première Guerre mondiale, un gardien lui refila quelques feuillets d'un livre dont il n'avait ni le titre ni le nom d'auteur. Ce livre, nous apprend Todd, allait changer fondamentalement sa vie.

Tellement que Todd décida plus tard, lorsque son talent de cinéaste fut assuré, de faire de

NOUVELLE PARUTION

LE MARIAGE EN QUESTION

Renée B.-Dandurand

En 1960, le mariage religieux unissait encore, et pour la vie, la plupart des couples. Par la suite, nombre de couples ont rompu leur union, retardé leur mariage ou s'en sont écartés carrément. Que s'est-il passé?

Renée B.-Dandurand analyse l'évolution du mariage dans la société québécoise. Elle examine comment le système matrimonial et les rapports conjugaux dans les maisonnées se sont modifiés.

190 pages 18,00 $

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4

ce livre un film. Un très long film qui devint l'oeuvre de sa vie. Un film de neuf heures (3 parties de 3 heures) sur ***Les confessions*** de Rousseau.

Malheureusement, le cinéaste ne réussit pas aussi bien que le philosophe. Je ne vous dirai pas pourquoi, puisqu'il s'agit d'un punch du livre.

Ce roman de Boyd est énorme. Il y a la vie d'un homme à travers un siècle, le nôtre. Une vie mouvementée, mais qui pourrait aussi être celle de n'importe quel autre créateur. Une vie avec ou sans amour, une vie avec ou sans plaisir, avec ou sans rêve, avec ou sans chance. Ce qui constitue la force du roman, ce n'est pas tant son sujet que la façon dont il fait traverser le siècle presque sans que nous nous en rendions compte.

La critique française a été très élogieuse pour Boyd. Je ne m'emporterai pas tant. Mais voilà un roman bien fait. Nous sommes loin de Musil. Nous sommes loin aussi de la grande littérature, mais nous sommes de plain-pied dans le roman qui sait ce qu'est une histoire, qui sait faire, d'une histoire, de la littérature.

Marc Chabot

LE ZÈBRE
Alexandre Jardin
Gallimard, 1988; 19,95 $

« Gaspard Sauvage, dit le Zèbre, refusait de croire au déclin des passions. » Cette première phrase du deuxième roman d'un tout jeune écrivain donne d'emblée le ton : nous voilà en face d'un personnage non seulement farfelu (comme dans l'expression *drôle de zèbre*) mais sentimental à souhait. Ce notaire de province, original olibrius qui n'évoque guère l'austérité rond-de-cuir dont est généralement affublée la profession dans les romans, sent son couple tiédir après quinze ans de bons et loyaux services conjugaux; le constat est triste et Gaspard usera de tous les stratagèmes et de tous les jeux — théâtralité et mise en scène sont ici de mise — pour conjurer l'habitude et reconquérir sa femme, aimante certes mais nullement passionnée.

Gentiment mythomane, doté d'une imagination sans bornes en même temps que fantaisiste de haute volée, Gaspard invente, avec l'énergie que confère le désespoir, les scénarios les plus fous (qu'il n'est pas utile de dévoiler ici, puisque si nous continuons de tourner les pages, c'est bien pour suivre la fébrilité et les mascarades du notaire). Jusqu'où ira-t-il ? Jusqu'à la mort car, comme chacun sait, la passion absolue nécessite la déperdition de l'être et, pour finir, son abolition. Vous avez compris : Gaspard Sauvage se prend pour Marguerite Gauthier.

On pourrait gloser sur (par exemple) le danger de croire à ses chimères et de se faire piéger par elles dès lors que l'on met trop d'ardeur à les réaliser. Mais tel n'est pas, de toute évidence, le désir d'Alexandre Jardin qui nous propose une histoire charmante, somme toute légère, qui doit beaucoup au style mais assez peu au reste. Un brin de futilité, un autre brin d'exercice d'écriture, ***Le Zèbre*** confirme sans doute un talent. Mais un talent d'élève dissipé et brillant, trop doué pour faire des efforts et convaincu de frapper juste. Formule gagnante et payante. Consacré best-seller dès sa sortie, ***Le Zèbre*** ne bouleversera pas l'histoire de la littérature; disons qu'il en constitue une jolie pierre de plus, pour distraire de la morosité des jours.

Francine Bordeleau

HADRIANA
DANS TOUS MES RÊVES
René Depestre
Gallimard, 1988; 24,95 $

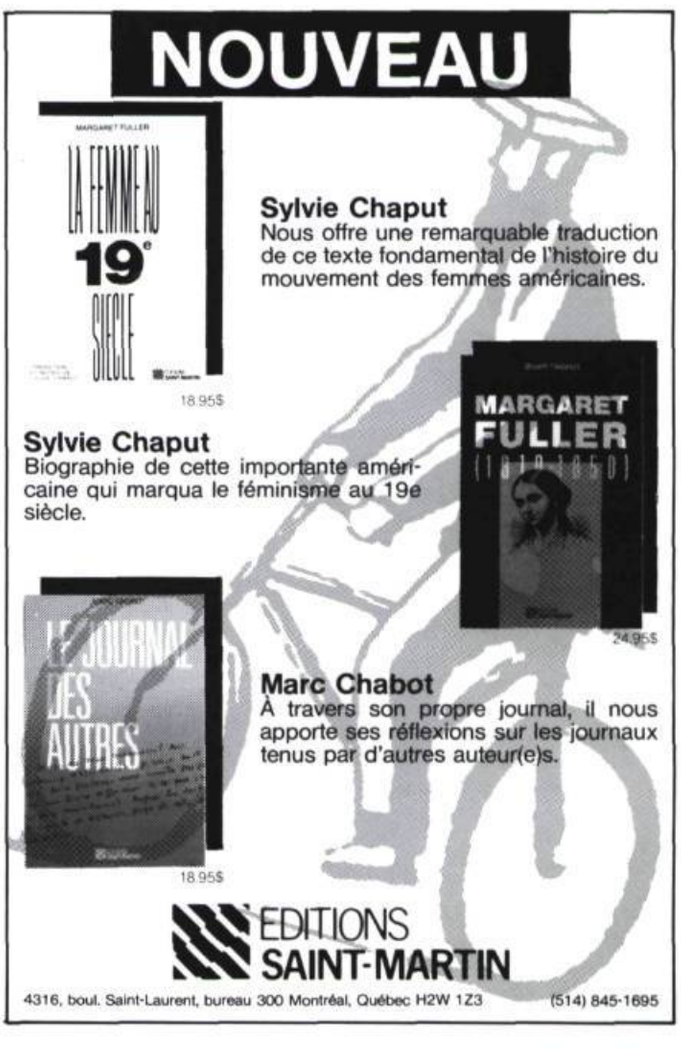
Je me demande si René Depestre ne serait pas lui-même un zombi converti et réincarné en écrivain ayant réussi à s'approprier au passage, à travers le grand voyage au pays des ancêtres, toutes les forces occultes de *l'homopapadocus* pour les transmuer en grands éclats lumineux et se métamorphoser en papillon de l'écriture.

Quoi qu'il en soit, il y a chez Depestre un double projet: d'abord, un projet religieux consistant à faire éclater la vieille dichotomie vaudou-catholicisme par la transmutation spirituelle d'une énergie érotique fusant à chaque page; ensuite, un projet politique visant à féconder de pollen baroque et de réalisme-merveilleux une langue française étiolée par des siècles de cartésianisme consenti. Le français devient alors chez Depestre un langage en transe sorti de tous ses gonds hexagonaux, une rythmique sexuelle tentant de jeter un pont entre

Bossuet et Pierre Louys.

Mais le fait est que de tels objectifs transparaissent quelquefois trop ouvertement dans ce roman-parodie que constitue ***Hadriana.*** À travers l'épopée d'un mariage en noir et blanc (elle, blanche, lui, Haïtien) de la bonne société en couleur de Jacmel (cette ville mulâtre du sud-ouest haïtien décapitée par le crépuscule), c'est toute l'histoire de la République des Ombres et de la Dictature-Carnaval qui émerge.

L'intrigue est d'une simplicité toute surréaliste. Une Française, blanche et blonde, s'écroule morte au pied de l'autel le jour de ses noces juste après le «oui». Les festivités ne cesseront pas pour autant pendant que la blonde à la peau française se retrouve zombifiée entre les mains du plus gros méchant macoute qu'on puisse imaginer — Oh! Saint Papa-Doc, priez pour nous et délivrez-nous du mal, c'est-à-dire de vous. Mais elle s'échappe bientôt par son propre pouvoir de femme (et de blanche?) pour se retrouver un jour dans les bras du narrateur qui donnait justement un cours sur la littérature haïtienne à l'université des West Indies en Jamaïque.

Et comme l'écrivain a retrouvé son héroïne, tous deux nous laissent à notre propre sort pour aller convoler en circuit fermé et célébrer sans nous, sous la protection des bons archanges loas, ce qu'il faut bien appeler chez Depestre, la grande dionysiaque vulvaire d'un univers sans cesse mythifié.

Jean-M. Morisset